

Prolégomènes au Kitāb de Sībawayhi

Traduction : Georges Bohas (ENS)
& Michael Carter (Université d'Oslo)

Note liminaire : il nous a souvent paru plus léger et plus explicite de remplacer les pronoms par leur antécédent ; ainsi, au lieu d'écrire : Le *l* s'y attache donc [au verbe ressemblant], nous écrivons : Le *l* s'attache donc au verbe ressemblant... De même, au lieu de : ils [les Arabes], nous écrivons : les Arabes. Dans la mesure où c'était possible, nous avons souvent remplacé « comme lorsque tu dis » par les deux points et guillemets.

Les lecteurs attentifs reconnaîtront dans cette traduction bien des tours de celle de D. E. Kouloughli : c'est que dans ces cas, nous n'avons rien de différent à proposer.

{1-12} Chapitre de la connaissance de ce que sont les mots de l'arabe

Les mots sont nom, verbe et morphème à signification grammaticale qui n'est ni nom ni verbe. Le nom, donc, comme : *rağul* (homme), *faras* (jument) et *hā'iṭ* (mur¹). En ce qui concerne les verbes, ce sont des modèles tirés de la forme phonétique des noms d'événements², construits pour ce qui est révolu³, ce qui peut être mais n'est pas [encore], et ce qui existe et n'a pas [encore] cessé. Quant à la construction de ce qui est révolu, c'est : *dahaba* (il partit⁴), *sami'a* (il entendit), *makuta* (il demeura) et *humida* (il fut loué). Quant à la construction de ce qui n'a pas encore eu lieu, c'est [comme] quand tu dis pour un ordre : *iḏhab* (pars), *uqtul* (tue) ou *iḏrib* (frappe), et pour un prédicat : *yaqtulu* (il tuera), *yadhabu* (il partira), *yadribu* (il frappera), *yuqtalu* (il sera tué), *yudrabu* (il sera frappé). Il en va de même pour la construction de ce qui n'a pas [encore] cessé et qui existe lorsque tu l'utilises comme prédicat. Voilà les modèles tirés de la forme phonétique des noms d'événements et ils sont bâtis de diverses manières, qui seront exposées si Dieu veut. Les événements sont comme *al-ḏarb* (l'action de frapper), *al-ḥamd* (l'action de louer), *al-*

qatl (l'action de tuer). Quant à ce qui a une signification grammaticale sans être ni nom ni verbe, c'est par exemple, *tumma* (puis), *sawfa* (« futuratif »), *wāw al-qasam* (et, pour prêter serment), *lām al-'iḏāfa* (l d'annexion) et ce qui suit la même voie.

{1-13} Chapitre des comportements des finales des mots en arabe

Elles se comportent de huit manières : [comme des flexions] *naṣb/a*, *ǧarr/i*, *raf'/u* et *apocope/0* (*ǧazm*) ou [comme des non-flexions] *fath/a*, *ḍamm/u*, *kasr/i* et l'arrêt sans voyelle/*0* (*waqf*). Ces huit comportements se ramènent à quatre catégories phonétiques. En effet, la flexion *naṣb* [dépendant] et la voyelle *a* forment une même catégorie phonétique, la flexion *ǧarr* [oblique] et le *i* forment une même catégorie phonétique, et il en va pareillement pour la flexion *raf'* [indépendant] et le *u*, la flexion apocope et l'arrêt sans voyelle.

Si je t'ai mentionné huit comportements, c'est simplement pour faire une différence, d'une part, entre les mots où s'introduit, de manière toujours transitoire, une de ces quatre catégories, à cause de ce que l'opérateur produit en eux, et, d'autre part, les mots où la terminaison est construite de manière invariable, indépendante de ce que produisent les opérateurs qui sélectionnent chacun sa propre catégorie pour articuler le morphème qui constitue la flexion.

Le *raf'/u*, le *ǧarr/i*, le *naṣb/a* et le *ǧazm/0* sont propres aux morphèmes flexionnels ; ces morphèmes sont propres aux noms qui ont une pleine assise⁵ et aux verbes qui ressemblent aux noms d'agents⁶, verbes qui prennent à leur initiale les quatre augments : ' , t, y, n, comme quand tu dis : *'af'alu 'anā* (je fais, moi), *taf'alu 'anta 'aw hiya* (tu fais/elle fait, toi ou elle), *yaf'alu huwa* (il fait, lui) et *naf'alu naḥnu* (nous faisons, nous).

Le *naṣb/a* [dépendant] dans les noms [est comme] : *ra'aytu zaydan* (j'ai vu Zayd), le *ǧarr/i* [oblique] [comme] *marartu bi zaydin* (je suis passé près de Zayd) et le *raf'/u* [indépendant] [comme] *hādā zaydun* (celui-ci est Zayd). Il n'y a pas d'apocope dans les noms car ils ont une assise et

parce que le *tanwīn* s'y attache, et, s'il arrive que le *tanwīn* disparaisse, les locuteurs n'ont pas voulu combiner sa disparition avec celle de la voyelle.

Le *naṣb/a* dans les verbes ressemblants : *lan yaf'ala* (il ne fera pas) ; le *raf'/u* : *sa-yaf'alu* (il fera) et l'apocope : *lam yaf'al* (il n'a pas fait). Il n'y a pas de *jarr/i* [oblique] dans les verbes ressemblants, comme il n'y a pas d'apocope dans les noms, car l'élément à l'oblique s'introduit sur le premier terme de l'annexion, en distribution complémentaire avec le *tanwīn*⁷, ce qui n'arrive pas dans ces verbes.

S'ils ressemblent aux noms d'agent, c'est simplement parce que tu dis : *'inna 'abda llāhi la-yaf'alu* (en vérité Abd Allah fait bel et bien [telle chose]) en équivalent de : *la-fā'ilun* (est bel et bien faisant), si bien que c'est comme si tu avais dit : *'inna zaydan la-fā'ilun* (en vérité Zayd est bel et bien faisant [telle chose]) du point de vue du sens grammatical visé. Le *l* s'attache donc au verbe ressemblant tout comme il s'est attaché au nom, alors qu'il ne peut pas s'attacher à *fa'ala* (il a fait). De même, tu dis *sa-yaf'alu dālika* (il fera cela) et *sawfa yaf'alu dāka* (il fera cela) en attachant à ces verbes ces deux éléments pour un sens [le futur], tout comme [l'article] *al* s'attache aux noms pour [marquer] la définition.

Ce qui te montre que les verbes ressemblants ne sont pas des noms, c'est que si tu les plaçais en position nominale, ce ne serait pas permis. Ne vois-tu pas que si tu disais *'inna yaḍriba ya'tīnā* (en vérité il frappe vient à nous) et des choses pareilles, cela ne constituerait pas un énoncé [correct] ? Cependant, ces verbes ressemblent au nom d'agent parce qu'ils partagent quelque chose au niveau du sens, comme tu le verras en son lieu, et parce que s'y introduit le *l* ; Dieu – révééré soit-il ! – a dit : *wa-'inna rabbaka la-yaḥkumu baynahum*⁸ (et en vérité ton Dieu certes juge entre eux) c'est-à-dire *la-ḥākimun* (certes jugeant) et parce que le *s* et *sawfa* peuvent s'y attacher comme l'[article] *al* s'attache au nom pour [marquer] la définition.

Quant au *fath/a*, au *kasr/i*, au *ḍamm/u* et à l'arrêt sans voyelle/0 (*waqf*), ils sont propres :

- aux noms⁹ qui n'ont pas d'assise, qui ressemblent chez les Arabes aux morphèmes qui, n'étant ni noms ni verbes, n'ont de signification que grammaticale, comme : *sawfa* et *qad* ;
- aux verbes qui n'ont pas le comportement des ressemblants ;
- aux morphèmes qui, n'étant ni noms ni verbes, n'ont de signification que grammaticale.

Le *fath/a*, dans les noms, c'est quand les Arabes disent : *ḥayṭa* (où), *'ayna* (où ?), *kayfa* (comment ?) ; le *kasr/i* dans les noms, comme : *'ulā'i* (ceux), *ḥadāri* (attention !) et *badādi* (à chacun le sien !) ; le *ḍamm/u* comme : *ḥayṭu* (où), *qablu* (avant) et *ba'du* (après) ; l'arrêt sans voyelle/0 comme : *man* (qui), *kam* (combien), *qaṭ* (assez) et *'id* (quand).

Quant au *fatha/a* dans les verbes qui n'ont pas le comportement des ressemblants, c'est quand ils disent : *ḍaraba* (il a frappé), et il en est ainsi de toute forme verbale ayant la signification grammaticale de *fa'ala*. Ils n'ont pas privé de voyelle la fin de *fa'ala* car il y a dans ces verbes une part de ce qu'il y a dans les ressemblants. Tu dis *ḥādā raḡulun ḍarabanā* (voici un homme qui nous a frappés) en qualifiant le nom indéfini au moyen du verbe qui se trouve alors en position du [nom d'agent] *ḍārib* quand tu dis : *ḥādā raḡulun ḍāribun* (voici un homme frappant). Tu dis aussi *'in fa'ala fa'altu* (s'il faisait, je ferais) pour la même signification grammaticale¹⁰ que dans *'in yaf'al 'af'al* (s'il fait, je fais). C'est donc un verbe comme le ressemblant en est un, et il a bien la même distribution après *'in* (si). De même il apparaît dans la position des noms dans la qualification, comme le font les ressemblants, c'est pourquoi ils ne l'ont pas privé de voyelle finale, tout comme ils n'ont pas privé de voyelle finale les noms qui ressemblent à ceux qui ont une pleine assise, ni ceux qui, dans certaines positions, se voient transférer du statut de nom avec pleine assise à celui de nom sans assise. Comme exemple du premier, il y a *min 'alu* (d'en haut) auquel ils ont donné la

voyelle finale *u*, car il arrive qu'ils disent *min 'alin* (de haut) avec l'oblique. Quant au nom avec pleine assise qui est converti au statut de nom sans assise dans [certaines] positions, c'est quand tu dis *ibda' bi-hādā 'awwalu* (commence par cela d'abord !) et *yā ḥakamu* (Ô arbitre !).

L'arrêt sans voyelle : *iḍrib* (frappe !) à l'impératif. Ils n'ont pas doté cette forme de voyelle car on ne peut pas s'en servir pour qualifier [un nom] et elle n'a pas la même distribution que les ressemblants ; elle s'éloigne donc des ressemblants comme *kam* (combien) et *iḍ* (quand) s'éloignent des noms qui ont une pleine assise. Il en va de même pour toute construction de verbe dont la signification grammaticale est celle d'*if'al*¹¹.

Le *fath/a* dans les morphèmes qui n'ont de signification que grammaticale et ne sont ni noms ni verbes : *sawfa* (futuratif) et *tumma* (puis).

Le *kasr/i* dans ces morphèmes, avec le *b* (avec) ou le *l* (pour) de l'annexion : *bi-zaydin* et *li-zaydin* (avec/à Zayd).

Le *ḍamm/u* dans ces morphèmes : *mundu* (depuis), pour ceux qui l'utilisent pour rendre oblique, car il a alors le même statut que *min* (de) avec les jours¹².

Quant à l'arrêt sans voyelles dans ces morphèmes : *min* (de), *hal* (est-ce que), *bal* (mais) et *qad* (déjà).

Il n'y a pas de *ḍamm/u* dans le verbe car il n'y a pas de troisième forme à part le ressemblant ; c'est donc selon ces deux significations [révolu et impératif] que se construit tout verbe au delà du ressemblant.

Saches que si tu mets [le nom] singulier au duel, deux augments s'y attachent. Le premier est le phonème d'allongement et de douceur qui constitue le morphème flexionnel, ni *mû* ni *nouné*¹³, qui sera, à l'indépendant, un *'alif*. Ce n'a jamais été un *wāw*, pour distinguer le duel¹⁴ du pluriel formé sur le gabarit du duel¹⁵. Et il sera, à l'oblique, un *yā* précédé d'un porteur de *a*, lequel n'a jamais été porteur d'un *i*, pour distinguer entre le duel et le pluriel formé sur son gabarit. Il en va au

dépendant comme à l'oblique et les Arabes n'ont jamais marqué la dépendance avec un 'alif pour que le duel et le pluriel suivent la même voie. En outre, qu'il suive la forme de l'oblique est plus approprié, car l'oblique appartient en propre au nom et ne va pas au-delà, alors que l'indépendant peut se transférer sur le verbe [ressemblant]. La forme de l'oblique est donc dominante et plus forte. Le second augment est un *n*, qui est comme une compensation de la privation de voyelle et de *tanwīn*. C'est donc le *n* et sa voyelle est *i*, tu dis : *humā l-raḡulāni* (ce sont les deux hommes), *ra'aytu l-raḡulayni* (j'ai vu les deux hommes) et *marartu bi-l-raḡulayni* (je suis passé près des deux hommes).

Si tu pluralises [un nom] sur le gabarit du duel, deux augments s'y attachent. Le premier est le phonème d'allongement et de douceur et le second le *n*. L'état du premier [des deux augments], en ce qui concerne la quiescence, l'absence de *tanwīn* et le fait qu'il est le morphème de la flexion est celui du premier augment au duel ; sauf qu'il s'agit [au pluriel] d'un *wāw* précédé d'un porteur de *u* à l'indépendant, et, à l'oblique et au dépendant, d'un *yā* précédé d'un porteur de *i* ; et son *n* est porteur de *a*. Les Arabes ont posé une différence entre ce *n* et le *n* du duel, exactement comme le phonème de douceur, qui constitue le morphème flexionnel, est différent dans les deux cas. Tu dis donc : *al-muslimāna* (les musulmans), *ra'aytu l-muslimāna* (j'ai vu les musulmans) et *marartu bi-l-muslimāna* (je suis passé près des musulmans). Par suite, les Arabes ont vocalisé d'un *i* le *t* du pluriel à l'oblique et au dépendant car ils ont traité le *t* qui est le morphème flexionnel comme le *wāw* et le *yā*, le *tanwīn* ayant même statut que le *n*, car au féminin il est analogue au *wāw* et au *yā* du masculin : il leur ont donc fait suivre le même comportement.

Sache que si le duel s'attache aux verbes ressemblants comme signe des deux acteurs, un 'alif et un *nūn* s'attachent à eux. Le 'alif n'a jamais été le morphème de la flexion, car tu ne veux pas mettre au duel le mot *yaf'alu* de cette construction en lui adjoignant un autre *yaf'alu*, mais tu

n'as attaché cela que comme signe des deux acteurs. *yaf'alu* n'est pas nouné et n'a pas de voyelle inhérente, car l'apocope et la quiescence peuvent l'atteindre, pour que¹⁶ le premier¹⁷ puisse être le morphème de la flexion et le deuxième¹⁸ comparé au *tanwīn*.

Puisque¹⁹ l'état de *yaf'alu* au singulier et au duel diffère de celui du nom, il n'a pas son statut ; ils ont donc fait du maintien du *nūn* sa flexion, pour qu'il ait au duel un signe d'indépendance, comme il en va au singulier, vu que le verbe au duel est privé de morphème flexionnel.

Ils ont vocalisé le *nūn* d'un *i*, suivant son état dans le nom, mais ils n'en ont pas fait le morphème de la flexion car il est vocalisé [et] il ne se maintient pas à l'apocope. Les Arabes ne pouvaient pas retrancher le 'alif, car il est le signe de la pronominalisation²⁰, et du duel dans le parler de ceux qui disent 'akalūnī al-barāġītu²¹ (les puces m'ont mangé), et a le statut du *t* de *qultu*²² et *qālat*²³ ; ils ont donc maintenu le *nūn* à l'indépendant et l'ont retranché à l'apocope, comme ils ont retranché la voyelle au singulier. Le dépendant s'accorde à l'apocope quant au retranchement, comme il s'accorde à l'oblique dans les noms [duels], car l'apocope dans les verbes est analogue à l'oblique dans les noms, et les noms n'ont aucune part à l'apocope, comme le verbe n'a aucune part à la dépendance. Ainsi tu dis : *humā yaf'alāni* (eux deux ils [2] font), *lam yaf'alā* (ils [2] n'ont pas fait) et *lan yaf'alā* (ils [2] ne feront pas).

De même, si un signe du pluriel s'attache aux verbes, deux augments s'y attachent ; toutefois, le premier est un *wāw* précédé d'un porteur de *u*, afin que le pluriel ne soit pas comme le duel, et son *nūn* porte un *a*, avec le même statut que dans les noms, comme tu as fait au duel, car les deux ont ici la même occurrence au duel et au pluriel, exactement comme dans les noms ; ainsi tu dis : *hum yaf'alūna* (eux ils font), *lam yaf'alū* (ils n'ont pas fait), et *lan yaf'alū* (ils ne feront pas).

Il en va de même si tu attaches la féminisation à la deuxième personne féminin singulier ; toutefois, le premier [augment] est un *yā'*, et tu mets un *a* sur le *nūn*, car l'augment qui le précède a le statut de

l'augment du pluriel qui se trouvera dans les noms à l'oblique et au dépendant, ainsi tu dis : *'anti taf'alīna* (toi [f.] tu fais), *lam taf'alī* (tu n'as pas fait) et *lan taf'alī* (tu ne feras pas).

Si tu veux pluraliser le féminin dans le verbe ressemblant, tu lui attaches comme signe un *nūn*, et ce *nūn* est signe de pronominalisation²⁴, et de pluriel chez ceux qui disent *'akalūnī al-barāgītū* (les puces m'ont mangé), et tu rends quiescent ce qui était au singulier le morphème de la flexion, comme tu fais dans *fa'ala* lorsque tu dis *fa'alotu* et *fa'alonā*. *Fa'ala* est rendu quiescent ici et construit invariablement avec le signe [*nūn*], comme il est rendu quiescent [avec le *tu*], car tous deux sont des verbes et tous deux sont mus ; donc l'opération effectuée ici n'est pas plus étrange – puisque cette forme et *fa'ala* sont une même chose – que dans *yaf'alu* où la flexion casuelle est permise aux Arabes quand il ressemble aux noms, alors qu'il n'en est pas un. Ainsi tu dis : *hunna yaf'alna* (elles, elles font), *lan yaf'alna* (elles ne feront pas) et *lam yaf'alna* (elles n'ont pas fait). Et tu prononces le *nūn* avec un *a*, car c'est le *nūn* du pluriel, et on ne le retranche pas, car c'est le signe de pronominalisation²⁵, et de pluriel chez ceux qui disent *'akalūnī al-barāgītū* (les puces m'ont mangé). Le *nūn* ici, dans *yaf'alna*, a le même statut que dans *fa'alna*, et on traite pareillement le *l* de *yaf'alu* que le *l* de *fa'ala*, pour la raison que je t'ai mentionnée, et parce qu'il arrive, en plus, qu'il soit construit invariablement avec un *a* quand tu dis *hal taf'alanna* (feras-tu vraiment ?). Le *l* de *fa'ala* est définitivement quiescent, et ils l'ont construit invariablement avec le signe [*nūn*], et ils ont retranché la voyelle lorsqu'ils ont mis l'augment, car, au singulier, *fa'ala* ne se termine pas par un morphème flexionnel, comme nous l'avons expliqué.

Sache que certaines parties du discours sont plus lourdes que d'autres ; ainsi les verbes sont plus lourds que les noms car les noms ont la priorité²⁶ et ils ont une assise mieux établie. En conséquence le *tanwīn* ne s'attache pas aux verbes, mais s'y attachent l'apocope et l'absence de voyelle ; et ils sont simplement dérivés des noms. Ne vois-

tu pas que le verbe a absolument besoin du nom et que, sans lui, il ne peut constituer un discours [correct], tandis que le nom peut bien se passer du verbe ; tu dis : *allāhu 'ilāhunā* (Allah est notre Dieu) et *'abdu llāhi 'aḥūnā* (Abd Allah est notre frère).

Sache que les noms qui ressemblent au verbe ressemblant dans le discours et s'accordent avec lui dans la construction [morphologique] ont suivi dans la prononciation le comportement de ce que les Arabes estiment lourd, et ils leur ont interdit de se comporter comme ce qu'ils trouvent léger ; c'est comme : *'abyaḍu* (blanc), *'aswadu* (noir), *'aḥmaru* (rouge), *'aṣḥfaru* (jaune). Leur construction morphologique est celle de *'aḍhabu* (je pars) et *'a'lamu* (je sais) et, en position d'oblique, ils sont prononcés avec un *a*. Comme ils se rapprochaient [de l'usage] du verbe²⁷ dans le discours et s'accordaient avec lui dans la construction morphologique, les Arabes les ont trouvés lourds.

Quant à ce qui concerne la ressemblance au verbe pour les qualificatifs, elle tient en ceci : si tu disais *'atānī l-yawma qawiyyun* (un fort est venu à moi aujourd'hui), *'a-lā bāridan* (ah, s'il y avait de la fraîche !) et *marartu bi-ḡamīlin* (je suis passé près d'un beau), ce serait faible et cela n'aurait pas la beauté²⁸ de *'atānī raḡulun qawiyyun* (un homme fort est venu à moi), *'a-lā mā'an bāridan* (ah, s'il y avait de l'eau fraîche !) et *marartu bi-raḡulin ḡamīlin* (je suis passé près d'un bel homme) ; ne vois-tu pas que cela est laid ici ? De la même manière qu'on ne peut utiliser le verbe ressemblant dans le discours qu'accompagné du nom, parce que le nom a priorité sur le qualificatif, comme il a priorité sur le verbe. En plus, tu vois que le qualificatif se comporte avec la signification grammaticale de *yaf'alu*, c'est-à-dire : *hāḍā raḡulun ḍāribun zaydan* (voici un homme frappant Zayd) et il rend dépendant comme le verbe rend dépendant. Et tu verras cela si Dieu le veut.

Si [ce qui est comme le verbe ressemblant] est un nom, c'est très léger pour les Arabes, comme : *'afkalun* (tremblement) et *'aklubun* (des chiens) qui portent le *tanwīn* à l'indéfini.

La ressemblance de *'af'alu* qui peut qualifier un nom tient à ce qu'il peut être un qualificatif alors qu'il est un nom, comme le verbe peut être un qualificatif. Quant à *yaškuru* (nom propre, ou verbe : il remercie), il ne peut être qualificatif quand c'est un nom, mais il peut seulement être qualificatif quand c'est un verbe.

Sache que l'indéfinit est plus léger aux Arabes que le défini, et qu'il a une assise mieux établie, car l'indéfinit est le premier, ensuite s'y introduit ce qui le définit, par conséquent, la plupart de ce que nous disons prend le *tanwīn* à l'indéfinit.

Sache que le singulier a une assise mieux établie que le pluriel, car le singulier est le premier, et c'est pourquoi les Arabes ne mettent pas de *tanwīn* aux pluriels qui ont un modèle qu'on ne trouverait pas au singulier, comme *masājidu* (mosquées) et *mafātīḥu* (clefs).

Sache que le masculin est plus léger aux Arabes que le féminin, car le masculin est premier et il a une assise mieux établie, vu que le féminin sort exclusivement du masculin. Ne vois-tu pas que le mot *šay'un* (chose) s'applique à tout ce dont on peut prédiquer quelque chose, avant que l'on sache si c'est un mâle ou une femelle ; or le mot *šay'un* est masculin. Le *tanwīn* est donc chez les Arabes le signe de ce qui a le plus d'assise et leur est le plus léger, et son omission est un signe pour ce qu'ils trouvent lourd. Plus tard, on explicitera ce qui prend un *tanwīn* et ce qui n'en prend pas, si Dieu le veut.

Quand on y introduit²⁹ le *'alif-lām* ou quand on le met en annexion, tout ce qui ne prend pas de *tanwīn* reçoit le *i* de l'oblique, car il s'agit de noms sur lesquels on a introduit ce qui s'introduit sur les noms qui prennent le *tanwīn*, et l'oblique s'y introduit, comme il s'introduit dans ce qui prend le *tanwīn*, mais cela n'arrivera pas dans les verbes qui sont garantis contre le *tanwīn*. Tout ce dont on omet le *tanwīn* ressemble au verbe, car si on y a pratiqué cette omission, ce n'est que parce qu'il n'a pas l'assise qu'ont les autres ; de même que le verbe n'a pas l'assise du nom.

Sache que si la dernière consonne est quiescente à l'indépendant, elle est retranchée à l'apocope, afin que l'apocope n'ait pas le statut de l'indépendant ; les Arabes ont donc retranché, comme ils ont retranché la voyelle et le *nūn* du duel et du pluriel. Tu dis donc : *lam yarmi* (il n'a pas lancé), *lam yaǧzu* (il n'a pas conquis) et *lam yaḥša* (il n'a pas craint). À l'indépendant, leur dernière consonne est quiescente ; tu dis : *huwa yarmiy*³⁰ (lui il lance), *yaǧzuw* (il conquiert) et *yaḥša* (il craint).

{1-23} Chapitre du support et de l'apport³¹

Ce sont les deux éléments dont l'un ne peut se passer³² de l'autre et dont le locuteur a absolument besoin. Cela comprend le nom par lequel on commence [l'énoncé] et celui qui est construit dessus ; par exemple : *'abdu llāhi 'aḥūka* (Abd Allah est ton frère) et *hādā 'aḥūka* (celui-ci est ton frère). Et on peut le comparer à : *yaḏhabu 'abdu llāhi* (il part, Abd Allah), car le verbe a absolument besoin du nom, comme le premier nom a absolument besoin de l'autre dans la tournure à initiale nominale.

Font partie de ce qui a le même statut que la tournure à initiale nominale les énoncés comme : *kāna 'abdu llāhi munṭaliqan* (était/fut [Abd Allah partant]) et *layta zaydan munṭaliqan* (puisse [Zayd partant]) ! car *'abdu llāhi* et *zaydan* ont besoin de ce qui les suit, comme le nom par lequel on commence a besoin de ce qui le suit.

Sache que l'état premier du nom c'est qu'on commence par lui, et les opérateurs de dépendance, d'indépendance – sauf l'initiale nominale – et d'oblicité ne font que s'introduire sur le nom par lequel on commence. Ne vois-tu pas que ces opérateurs s'introduisent sur le nom qui était à l'initiale pour qu'il ne le soit plus, et que tu n'arrives pas à construire une tournure à initiale nominale à moins de laisser tomber les opérateurs que je t'ai mentionnés. C'est ainsi que, quand tu dis : *'abdu llāhi munṭaliqan* (Abd Allah est partant), si tu veux, tu peux introduire sur lui *ra'aytu*, de sorte que tu dis : *ra'aytu 'abda llāhi munṭaliqan* (j'ai vu [Abd Allah est partant]), ou bien : *kāna 'abdu llāhi munṭaliqan*

(était/fut [Abd Allah est partant]), ou encore : *marartu bi-'abdi llāhi munṭaliqan*³³ (je suis passé près de [Abd Allah partant]). La tournure à initiale nominale³⁴ est donc première comme l'un est le premier des nombres et l'indéfini avant le défini.

{1-24} Chapitre de la relation entre la forme et la signification [lexicale]

Sache qu'on peut trouver dans leur parler deux formes [phonétiques] différentes pour deux sens différents, deux formes différentes alors que le sens est un, et deux formes concordantes alors que les deux sens diffèrent. Tu verras cela si Dieu le veut.

Deux formes différentes pour deux sens différents, c'est comme : *ḡa-lasa* (il s'est assis) et *ḡahaba* (il est parti) ; deux formes différentes alors que le sens est un, c'est comme : *ḡahaba* (il est parti) et *inṭalaqa* (il s'en est allé) ; deux formes concordantes alors que le sens diffère, c'est quand tu dis : *waḡadtu 'alayhi* (j'ai éprouvé du ressentiment contre lui), qui vient de *al-mawḡidatu* (le ressentiment) et *waḡadtu* (j'ai trouvé) si tu vises *wiḡdāna l-ḡāllati* (trouver la bête égarée). Les exemples de ce genre sont nombreux.

{1-24} Chapitre des aléas de la forme

Sache que les Arabes peuvent retrancher aux mots, même si cela est contraire à la manière basique de parler. Ils retranchent, ils compensent, ils se contentent d'une chose en se passant d'une autre³⁵, qui devrait être utilisée dans la manière basique de parler, au point qu'elle tombe de l'usage. Tu verras cela si Dieu le veut. Parmi les choses qui sont retranchées même si cela est contraire à la manière basique de parler : *lam yaku* (il n'était pas) et *lā 'adri* (je ne sais pas) et les choses de ce genre. Quant au fait qu'ils se contentent d'une chose en se passant d'une autre, c'est qu'ils disent *yada'u* (il laisse) et ne disent pas *wada'a* (il a laissé), se passant de *wada'a* (il a laissé) en se contentant de *taraka* (il a abandonné). Les exemples de ce genre sont nombreux. La compensa-

tion, c'est quand ils disent : *zanādiqatun* et *zanādiyqu* (des impies), *farāzinatun* et *faraziynu* (des reines du jeu d'échec) : ils ont retranché le y et l'ont compensé par le *ha*³⁶ ; et quand ils disent *'astā'a/yustī'u* (il a pu /il peut) alors que c'est simplement *'atā'a/yuṭī'u* : ils ont ajouté le s pour compenser la disparition de la voyelle du *'ayn*³⁷ de *'af'ala* ; et quand ils disent : *'allāhumma* (ô Dieu !) : ils ont retranché *yā* [vocatif] (ô) et attaché le *m* en compensation.

{1-25} Chapitre de la rectitude dans le parler et de l'absurdité

Le parler peut être *mustaqīm ḥasan* (droit et beau), *muḥāl* (tortu), *mustaqīm qaḍīb* (droit et mensonger), *mustaqīm qabīḥ* (droit et laid), et ce qui est *muḥāl qaḍīb* (tortu et mensonger).

Le *mustaqīm ḥasan* (droit et beau), c'est : *'ataytuka 'amsi* (je suis venu à toi hier) et *sa-'ātīka ḡadan* (je viendrai à toi demain).

Quant au *muḥāl* (tortu), c'est que tu contredises le début de ton discours par sa fin : *'ataytuka ḡadan* (je suis venu à toi demain) et *sa-'ātīka 'amsi* (je viendrai à toi hier).

Quant au *mustaqīm qaḍīb* (droit et mensonger), c'est : *ḥamaltu l-ḡabala* (j'ai porté la montagne) et *šaribtu mā'a l-baḥri* (j'ai bu l'eau de la mer), et ce qui suit la même voie.

Quant au *mustaqīm qabīḥ* (droit et laid), c'est que tu mettes une forme dans une place qui n'est pas la sienne, comme dans : *qad zaydan ra'aytu* (j'ai bien Zayd vu) ou *kay zaydan ya'tiyaka* (pour Zayd qu'il vienne à toi), et choses pareilles.

Quant au *muḥāl qaḍīb* (tortu et mensonger), c'est que tu dises : *sawfa 'ašrabu mā'a l-baḥri 'amsi* (je boirai l'eau de la mer hier).

Vocabulaire technique

Comme nous avons tenté d'emprunter la méthode de Sībawayhi, en utilisant des termes ordinaires pour des concepts techniques, il n'y a qu'un petit nombre de termes dont la traduction n'est pas immédiatement transparente. On les trouvera dans la liste ci-dessous.

'ahdāt al-'asmā'	les noms d'événements (= maṣdar-s)
'āmil	opérateur
ḍamma	u
fath	a
ḡam' 'alā ḡadd al-tatniya	pluriel formé sur le gabarit du duel
ḡarr	oblique
ḡazm	apocope
ḡaḍafa	retrancher
ḡarf	suivant le contexte : morphème ou phonème
ḡarf al-'i'rāb	morphème flexionnel
'i'rāb	flexion
ism fā'il	nom d'agent
ism mutamakkin	nom qui a une pleine assise
kasr	i
lafz	forme (phonétique)
mā ḡā'a li-mā'nā	ce qui a une signification grammaticale
mā maḍā	ce qui est révolu
maḡārī	comportements
mā'nā	suivant le contexte : sens grammatical (le plus souvent) ou sens lexical
manzila	statut
munawwan	nouné (porteur du tanwīn)
mutaḡarrik	mû
naṣb	dépendant [dans la tradition gréco-latine : accusatif]
raf'	indépendant [dans la tradition gréco-latine : nominatif ³⁸]
sākin	quiescent
sukūn	0 absence de voyelle
ziyāda, zā'ida, zawā'id	augment(s)
waqf	arrêt sans voyelle

Notes

- 1 Le dernier mot n'apparaît que dans un groupe de manuscrits ; v. Humbert (1995, p. 57 s.) et le site : <http://www.hf.uio.no/east/sibawayhi/Demo/bas1.txt.htm> à *faras*.
- 2 Nous analysons la tournure *'ahdāt al-'asmā'* comme *'iḍāfa 'ilā nafsīhi*.
- 3 Cette traduction, « révolu », est due à Guillaume (1988).
- 4 Le « révolu » peut se traduire par le passé simple ou le passé composé. Nous ferons usage des deux.
- 5 Nous ne traduisons pas *mutamakkin* par une expression incluant le mot « statut » pour éviter toute confusion avec la traduction de *manzila*.
- 6 Nous traduisons *ism al-fā'il* par nom d'agent ; le sens visé ici est syntaxique.
- 7 Allusion au parallélisme *kitābu-n/ kitābu Zaydin*.
- 8 Coran, sourate 16, v. 124.
- 9 Sīrāfī ajoute : *mabniyyāt* : non fléchis.
- 10 Le conditionnel.
- 11 L'impératif.
- 12 *munḍu 'ayyāmin = min 'ayyāmin*.
- 13 Nous reprenons les traductions traditionnelles de « mû » pour *mutaḥarrik*, plus loin « quiescent » pour *sākin* et « nouné » pour *munawwan*.
- 14 Où le morphème est un *'alif*.
- 15 Où le morphème est un *wāw*.
- 16 Il est crucial de lire *fa-takūna (fā' sababiyya)*.
- 17 Le *'alif*.
- 18 Le *nūn*.
- 19 Nous lisons *fa-lammā* (comme Derenbourg et Būlāq).
- 20 Dans le parler de la plupart des Arabes.
- 21 Au sujet de cette tournure dans la tradition grammaticale arabe, voir Bohas et Qādiri (1998).
- 22 Ici le *t* est un signe de pronominalisation.
- 23 Ici le *t* est signe du féminin.
- 24 Dans le parler de la plupart des Arabes.
- 25 *Idem*.
- 26 Sur cette hiérarchie, voir Baalbaki (1979).
- 27 Nous lisons *qāraba al-fi'l* et *wāfaqahu* comme dans Derenbourg.

- 28 Voir les critères de correction des énoncés dans le dernier chapitre.
- 29 Nous lisons 'udhīla, comme Derenbourg.
- 30 La dernière consonne est donc le glide final de ces formes. Dès le début de la grammaire, ce que nous appelons des voyelles longues était analysé comme un composé voyelle + glide homogène. Nous les écrivons de cette manière quand cela est crucial pour l'argumentation, en utilisant le signe " pour le 'alif.
- 31 Les termes « apport » et « support » sont empruntés à la traduction de D. Kouloughli. Explicitons : le *musnad* est le support et le *musnad ilayhi* est l'apport. Voir plus loin la note de G. Bohas et S. Diab Duranton.
- 32 Nous lisons : *yastaǧnī*, comme Derenbourg.
- 33 *Munṭaliqan* est le prédicat de 'abdu llāhi, c'est un cas où le *hāl* est *ḥabar al-ma'rifa* ; v. Derenbourg, I, p. 122).
- 34 Nous lisons *fa-l-ibtidā'u 'awwalu*, comme Derenbourg.
- 35 Ce tour est emprunté à Troupeau.
- 36 C'est-à-dire, le *tā' marbūṭa*.
- 37 Deuxième lettre radicale dans les conventions suivies depuis par les grammairiens.
- 38 Ce qui nous a amenés à ne pas suivre cette tradition, c'est que dans la tradition grammaticale arabe, ces deux termes, *raf'* et *naṣb*, peuvent aussi s'appliquer au verbe.

Bibliographie

Sources primaires

SĪBĀWAYHI = Abū Bišr ‘Amr b. ‘Uṭmān, *al-Kitāb*, Paris, éd. H. Derenbourg, 1881-1889; Būlāq (Égypte), éd. anonyme, 1898-99; Le Caire, éd. Hārūn, 1966-1977.

SĪRĀFĪ = Abū Sa‘īd al-Ḥasan b. ‘Abd Allāh al-Sīrāfī, *Šarḥ al-Kitāb*, Le Caire, éd. R. ‘Abd al-Tawwāb et M. F. Ḥiğāzī, 1986 (vol. 1), 1991 (Vol. 2).

Sources secondaires

BAALBAKI R., 1979, « Some aspects of harmony and hierarchy in Sībawayhi's grammatical analysis », *Zeitschrift für Arabische Linguistik*, 1979, 2, p. 7-22.

BOHAS G. & AL-QĀDIRĪ A., 1998, « Des faits, des grammairiens et des linguistes », *Arabica*, n° XLV, p. 297-319.

GUILLAUME J.-P., 1988, « Le discours tout entier est nom, verbe et particule », *Langages*, n° 92, p. 25-36.

HUMBERT G., 1995, *Les voies de la transmission du Kitāb de Sībawayhi*, Leiden, New York, Köln, Brill.

TROUPEAU G., 1973-1974, « La *Risālat al-Kitāb* de Sībawayhi », *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, n° XLVIII, p. 323-338.